ruée vers l'or du clonage de produits thérapeutiques était lancée, les cours des actions des firmes biotechnologiques flambaient en bourse. L'hystérie se calma quelques mois plus tard, lorsque les essais cliniques de traitements de cancers avec l'interféron aboutirent à des résultats particulièrement décevants.

L'histoire de l'interféron (il faut désormais parler «des» interférons, puisqu'il existe au moins 3 types différents de molécules) s'est poursuivie jusqu'à nos jours, même s'il demeure en bonne partie un «médicament en recherche d'indications». Certes, les interférons sont enregistrés pour le traitement d'une bonne dizaine de maladies, dont certaines formes d'hépatites et de sclérose en plaques, et le chiffre d'affaires global de ces médicaments se monte désormais à plus de 5 milliards de dollars (estimation 2005). Mais cette situation pourrait aussi bien s'expliquer ainsi (p. 190): «la montée, la chute, puis le retour de l'interféron reflètent sans doute le pouvoir considérable de la coalition entre la médecine de laboratoire et l'industrie privée à monopoliser l'information sur la sécurité et l'efficacité des produits thérapeutiques».

Cet ouvrage de T. Pieters est une lecture hautement recommandée à qui s'intéresse au contexte moderne du développement de nouveaux médicaments. À travers l'histoire presque exemplaire qu'est celle de l'interféron, Toine Pieters illustre magnifiquement les éléments essentiels de ce contexte, à l'aide aussi de nombreuses notes, de consultations d'archives et de témoins de ce développement, et d'une bibliographie étendue. Cette histoire, débutant par une belle découverte de science fondamentale, montre les relations inédites, parfois difficiles, entre laboratoires publics et industries privées, elle illustre le nécessaire déploiement international de la recherche, mais aussi le rôle et l'importance nouvelle des petites entreprises de biotechnologie moderne («start-up»). Elle éclaire bien aussi les adaptations requises de la part des autorités d'enregistrement pour évaluer et accepter ces nouveaux «bio-médicaments», auxquels on ne peut plus appliquer sans autre les critères d'évaluation des médicaments «chimiques» habituels. Et plus encore, cette histoire nous révèle à quel point l'acceptation de nouveaux médicaments par la société, s'exprimant par l'intermédiaire des médias et des associations de professionnels et de consommateurs/patients, est largement liée à l'image mythique d'un nouveau produit thérapeutique que les acteurs les plus directement impliqués arrivent à créer.

Jacques Diezi, Lausanne

Platen-Hallermund, Alice: **Die Tötung Geisteskranker in Deutschland**. Frankfurt am Main, Mabuse-Verlag, 2005. 5 Aufl. Reprint der Originalausgabe von 1948. 141 S. € 17.90. ISBN 3-935964-86-2.

Depuis les années 1970, des historiens allemands, rompant avec le silence qui était jusqu'alors de mise à ce sujet, se sont penchés sur l'histoire de la Shoah et se sont attachés à en décrire le prélude: la stérilisation et l'euthanasie des malades et handicapés mentaux. Ainsi, de nombreux ouvrages ont paru qui mettaient en lumière l'implication des psychiatres dans ces processus extrêmes et inhumains d'éradication de la maladie mentale.

Le livre d'Alice Platen-Hallermund présente la grande originalité d'avoir été publié pour la première fois en 1948, dans le sillage des procès instruits par le tribu-

nal militaire de Nuremberg contre des médecins accusés de crimes contre l'humanité. Longtemps oublié, ce livre ne connut un large succès que lors de sa réédition de 1993, mais il a constitué une sorte de modèle pour les historiens qui, depuis trente ans, ont cherché à comprendre et à décrire les origines, l'organisation et l'exécution du programme d'euthanasie des malades et handicapés mentaux allemands.

Basé sur les exemples de quelques institutions d'une région de Hesse, l'ouvrage expose de quelle manière l'idée d'éliminer des êtres considérés comme sans valeur sociale s'est répandue dans les structures de l'Etat et à l'intérieur du monde médical. L'auteure y met en évidence le rôle instigateur de Hitler, l'importance de la bureaucratie ou la responsabilité des médecins; elle dénonce aussi les ravages de l'idéologie biocratique et les contradictions d'idéalistes fourvoyés, prêts à éliminer toute une partie de la population en vertu d'une étrange forme de compassion. On constate aussi que, pour éviter de froisser l'opinion publique, le programme d'euthanasie devait demeurer secret; cela eut pour effets, entre autres, l'utilisation de procédés écœurants pour dissimuler aux familles la véritable cause de décès de leurs parents internés et, afin de réduire au silence les membres du personnel soignant, l'instauration d'un régime de terreur dans les institutions concernées.

Ce livre en est à sa cinquième édition en allemand et il a été traduit en français en 2001 aux Editions Erès; ces dernières éditions semblent donc répondre à un besoin qu'il peut être intéressant de questionner. Si les études historiques en général ne constituent que rarement des succès de librairie, il est vrai par contre que l'histoire du nazisme reste un domaine privilégié, porté par le «devoir de mémoire» et les multiples commémorations qui l'animent. De plus, l'ouvrage d'Alice Platen-Hallermund, même s'il prend la forme d'une analyse historique, n'en demeure pas moins ancré dans son époque, comme un témoignage à charge contre la biocratie nazie. Ce livre bénéficie donc d'un double statut: celui de document d'archive par son moment d'énonciation et celui d'étude par sa façon et sa valeur de précurseur reconnue par les historiens allemands.

Enfin, et c'est peut-être là la principale raison de son succès, ses préfaces le présentent au lecteur comme un livre d'une «brûlante actualité»; non sans risque. Ainsi, à l'image d'auteurs avides de régler leurs comptes avec la science, le préfacier français pratique l'amalgame avec sensationnalisme, par exemple en assimilant les développements récents de la génétique à l'eugénisme nazi. Documentant le péril issu des connivences établies entre science et régime autoritaire, le travail d'Alice Platen-Hallermund valait mieux que d'être ainsi instrumentalisé.

Gilles Jeanmonod, Lausanne

Schelling in Russland. Die frühen naturphilosophischen Schriften von Daniil Michajlovič Vellanskij (1774–1847). Hrsg. von Thomas Bach. Marburg an der Lahn, Basiliken-Presse, 2005. XVIII, 344 S. Ill. € 64.–. ISBN 3-925347-75-5.

Die Rezeption der Schellingschen Philosophie in Russland kann auf eine jahrhundertlange Tradition zurückblicken. Die den russischen Schellingianern gewidmeten Kapitel sind fast in allen Monographien über die Geschichte der russischen Philosophie anzutreffen. In den letzten Jahrzehnten erschien in Russland eine Reihe von